

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR

M. AMBROISE THOMAS

PAR

M. CHARLES LENEPVEU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 9 janvier 1897.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVII

INSTITUT
1897. — 2.

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

NOTICE

SUR

M. AMBROISE THOMAS

PAR

M. CHARLES LENEVEU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 9 janvier 1897.

MESSIEURS,

L'honneur d'être admis dans votre Compagnie est le plus insigne que puisse ambitionner un artiste. La bienveillance affectueuse que m'a toujours témoignée l'illustre confrère auquel vos suffrages m'ont appelé à succéder, a pu ne pas être étrangère à votre choix. Cette pensée, en même temps qu'elle augmente ma gratitude envers vous, me rend encore plus chère la mémoire de celui qui fut mon maître respecté et bien-aimé, comme il le fut de deux autres de vos confrères, MM. Massenet et Th. Dubois.

Ambroise Thomas ! Quel prestige dans ce grand nom !

De quelles acclamations, de quel bruit de succès et de triomphe n'évoque-t-il pas le souvenir? De quel éclat, pendant plus d'un demi-siècle, n'a-t-il pas rayonné dans le monde entier, pour l'honneur de la France?

Le noble, le glorieux artiste, dont la perte cause un si grand vide parmi nous, aurait pu sans doute trouver, dans un panégyriste plus éloquent, un plus fidèle interprète des sentiments qui sont au fond de vos cœurs; mais il n'en saurait avoir de plus sincère que moi, de plus respectueux, de plus pénétré de la pieuse mission de faire revivre sa grande figure dans cette assemblée, dont il fut un des plus célèbres représentants. Plein de confiance dans votre bienveillante indulgence, je me conforme à la touchante tradition de l'Académie, en venant apporter à cette chère et vénérée mémoire l'humble hommage de ma reconnaissance personnelle.

Ambroise Thomas naquit à Metz, le 5 août 1811. De son père, musicien de profession, il reçut les premières notions de l'art dans lequel il devait conquérir un si grand renom. A l'âge de quatre ans, il commença l'étude du solfège, et vers sept ans, celle du piano et du violon. Grâce à ces connaissances techniques, il eut l'avantage d'être initié dès l'enfance aux œuvres des immortels classiques. C'est en faisant sa partie d'alto dans les quatuors d'Haydn et de Mozart qu'il prit le goût des belles lignes, des pures harmonies, des ingénieux développements et de l'équilibre des proportions. Dans sa jeune âme, bercée par le charme de leurs suaves et sublimes compositions, il sentit s'éveiller pour les maîtres l'admiration qu'il n'a cessé de professer toute sa vie.

Une aussi solide éducation, greffée sur des facultés naturelles exceptionnelles, ne devait pas tarder à porter ses fruits. Admis, en 1828, au Conservatoire de musique de Paris, le jeune Thomas y fit de si rapides progrès que quatre années à peine lui suffirent pour moissonner tous les lauriers de l'École : le premier prix de piano, en 1829, dans la classe de Zimmermann ; puis, en même temps qu'il recevait les conseils particuliers de Barbereau, le premier prix d'harmonie, l'année suivante, dans la classe de Dourlen ; et enfin, en 1832, à l'Institut, avec une cantate intitulée *Hermann et Ketty*, le premier grand prix de composition musicale dans la classe de Lesueur. On raconte que le vieux maître, qui n'était pas sans avoir une certaine préférence pour le jeune lauréat, dont le succès honorait son enseignement, l'appelait familièrement *sa note sensible*, faisant allusion à l'extrême impressionnabilité d'Ambroise Thomas, d'une part, et de l'autre, à ce fait qu'il était le septième de ses élèves auquel le grand prix de Rome était décerné.

Dans la classe de Lesueur, Ambroise Thomas eut pour condisciples Berlioz et Gounod. Sans manquer de respect à la mémoire de l'auteur des *Bardes* et d'*Ossian*, n'est-il pas permis de penser que ce n'est pas un de ses moindres titres de gloire que d'avoir donné l'essor à ce brillant trio d'artistes qui, avec des tempéraments différents, devaient devenir célèbres, vous appartenir tous les trois, et dont les œuvres résument le génie musical français dans ses manifestations les plus diverses. Les heureuses dispositions et le précoce talent du jeune élève avaient attiré sur lui d'une manière particulière l'attention de Chérubini, qui l'accueil-

lait paternellement dans son cabinet directorial. De leurs entretiens, il se dégageait un précieux enseignement d'un côté, et de l'autre un sympathique intérêt, dont Chérubini lui donna une preuve en l'autorisant à assister aux répétitions de la Société des concerts, récemment fondée. Grâce à ce privilège Ambroise Thomas admis à la première audition de l'ouverture du *Songe d'une Nuit d'été*, qui passionna le monde musical à son apparition, eut la bonne fortune de faire connaissance avec Mendelssohn, dont l'élégante originalité musicale exerça sur sa jeune imagination une certaine influence ; on en retrouve les traces dans quelques-unes de ses œuvres. Ambroise Thomas apprécia si vivement la faveur, alors exceptionnelle, qu'il devait à la bienveillance de Chérubini, et les avantages qui en résultaient pour le complément des études musicales, que, devenu lui-même, un demi-siècle plus tard, directeur du Conservatoire, il prit l'initiative d'accorder à tous les élèves des classes de composition la faculté d'assister aux répétitions de la Société des concerts.

De l'époque où il était encore élève lui-même datent aussi les relations d'Ambroise Thomas avec Chopin, pour les œuvres duquel il garda toujours une vive prédilection ; et le grand virtuose n'était pas indifférent, paraît-il, aux appréciations de son jeune ami.

Voilà donc, à la fin de l'année 1832, notre lauréat muni de son passeport pour la Ville éternelle, et faisant en compagnie de ses camarades d'année, le cœur plein de foi dans l'avenir et de généreuses ambitions, ce voyage de Rome, la première étape de la Gloire pour ceux auxquels la Fortune réserve ses faveurs. Pendant ce voyage, il contracta

avec Hippolyte Flandrin une liaison, que la mort de ce dernier devait seule dénouer, trente-deux ans plus tard ; et c'est aux lettres de Flandrin qu'il faut recourir pour être renseigné sur la période de la vie d'Ambroise Thomas qui s'étend de 1832 à 1837. Ces lettres nous font connaître de quelle affectueuse sympathie Ambroise Thomas fut l'objet de la part de tous ses camarades de la villa Médicis, et par quelles aimables qualités il mérita d'abord les bonnes grâces d'Horace Vernet, et sut gagner ensuite le cœur de M. Ingres. Ce dernier, très sensible à la musique, comme on le sait, ne pouvait manquer d'apprécier le jeune artiste qui partageait son goût et ses préférences pour les classiques, et dont la virtuosité, doublée d'une prodigieuse mémoire, charmait les soirées de l'Académie. Mozart, Beethoven, Gluck et Weber furent le trait d'union entre le directeur et le pensionnaire.

Aussi, quelle explosion de regrets, quand l'heure de la séparation vint à sonner ! « Tu ne peux savoir, — lui écrit H. Flandrin, — tout ce que tu m'emportes en t'en allant. C'est non seulement l'ami que j'estime autant que je le chéris : c'est encore une certaine intimité qui s'était formée entre nos deux arts, et de laquelle je recevais des leçons sublimes. A ce Beau que tu m'as fait connaître, je crois devoir des progrès ; il m'a révélé des choses que je n'avais jamais senties. » Puis, dans une autre lettre : « Il ne faut pas que l'on s'avise de vouloir consoler M. Ingres de ton départ ; il ne veut rien entendre ; il n'a jamais vu de musicien comme toi, et n'espère pas qu'il en vienne un autre. »

Tout en faisant les délices de la villa Médicis, tout en se

conciliant, par la séduction de son caractère et de son talent, les précieuses et solides affections dont ces témoignages nous donnent la mesure, le jeune artiste ne perdait cependant pas de vue le but principal de son séjour en Italie : l'étude, le travail et la composition. Pensionnaire modèle, il édifiait l'Institut par l'accomplissement de toutes ses obligations ; et, par des œuvres, dont les rapports de votre Section de musique, constataient avec éloges la valeur, il préparait le monde des artistes et des dilettantes à l'adoption d'un nom, qui, dès cette époque, éveillait l'intérêt.

La curiosité fut donc très vive lorsqu'il donna son premier ouvrage au théâtre, en 1837, la *Double Échelle*. Cette partition reçut l'accueil le plus chaleureux du public et de la presse ; le *Courrier français*, en portant à la villa Médicis la nouvelle impatientement attendue de ce premier succès d'Ambroise Thomas, remplit d'allégresse le cœur des *Romains*. A cette occasion, H. Flandrin, interprète des sentiments de tous ses camarades, s'exprime de la manière la plus touchante. M. Ingres s'associe à l'enchantement général. « Viva Thomas ! » s'exclame-t-il, dans une lettre adressée à H. Flandrin où il pousse l'enthousiasme jusqu'à dire de la *Double Échelle* que c'est un second *Così fan tutte*. Sans oser affirmer que l'aimable partition du jeune débutant soit à la hauteur d'un des chefs-d'œuvre de Mozart, il convient de reconnaître que deux cents représentations consécutives de cet ouvrage expliquent la flatteuse appréciation de M. Ingres.

Dans l'espace de cinq ans, de 1838 à 1843, Ambroise Thomas donna, tant à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique, avec

des fortunes diverses, huit ouvrages nouveaux (1), qui le recommandèrent de plus en plus à l'attention du monde musical. Si grandes étaient sa facilité et sa sûreté de main, que, en dépit de la prodigalité d'une production aussi hâtive, chacune de ces œuvres porte l'empreinte du goût qui présida toujours à l'expression de sa pensée. En 1845, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, accordée à l'auteur de tant de charmantes partitions, vint donner une sanction à l'opinion publique. L'année suivante, Ambroise Thomas fait représenter un nouveau ballet en deux actes, intitulé *Betty*, dans lequel on retrouve sa plume toujours alerte au service d'une imagination toujours en éveil.

Telle était l'autorité qui, dès cette époque, s'attachait à son nom, que, à la retraite d'Habeneck, la place de chef d'orchestre de l'Opéra lui fut offerte par Léon Pillet, alors directeur de ce théâtre. Hésitant, peut-être incertain de l'avenir, c'est d'après le conseil d'un personnage alors très important, Armand Bertin, qu'il se décida à refuser cette proposition. Il est curieux de noter en passant que pareille offre fut faite plus tard à notre cher et regretté Ernest Guiraud, qui devait également la décliner. Il convient d'avoir de la reconnaissance envers la mémoire d'Armand Bertin pour l'influence qu'il exerça sur la détermination

(1) *Le Perruquier de la Régence*, op.-com., 3 actes, 1838.

La Gipsy, ballet, 2 actes, 1839.

Le Panier fleuri, op.-com., 1 acte, 1839.

Carlène, op.-com., 3 actes, 1840.

Le comte de Carmagnola, grand op., 2 actes, 1841.

Le Guerillero, grand op., 2 actes, 1842.

Angélique et Médor, op.-com., 1 acte, 1843.

Mina, op.-com., 3 actes, 1843.

d'Ambroise Thomas, en le dissuadant d'accepter des fonctions susceptibles d'absorber une grande partie de son temps et de le détourner de sa carrière de compositeur. Ce n'est guère, en effet, qu'à dater de ce moment qu'Ambroise Thomas entre dans une période de production qui, en revêtant un caractère de jour en jour plus personnel, devait l'acheminer vers les plus hautes cimes de l'art.

Le *Caïd* (1), son premier grand succès, ne fut cependant encore, dans la pensée de son auteur qu'une plaisanterie musicale, un pastiche satirique de l'opéra-bouffe italien. Mais cette partition est animée d'une verve si étincelante que près d'un demi-siècle de représentations n'a pu épuiser encore la faveur dont elle jouit auprès du public. Je ne saurais mieux résumer l'opinion des musiciens, en ce qui concerne cet ouvrage, qu'en mentionnant celle de Georges Bizet. Après avoir assisté un jour à une reprise du *Caïd*, à l'époque où il présidait lui-même aux études de sa dernière partition, à l'Opéra-Comique, l'auteur de *Carmen*, dans l'élan d'une chaude et sincère impression, écrivait à Ambroise Thomas : « Votre *Caïd* vient de me ravir. C'est toujours jeune et spirituel... et quelle main!... »

Malgré la brillante réussite du *Caïd*, de plus nobles ambitions hantaient la pensée d'Ambroise Thomas ; une sorte d'évolution se faisait dans son esprit ; et, l'année suivante, le *Songe d'une nuit d'été* (2), d'une conception plus noble, d'une expression plus relevée que ses précédents ouvrages,

(1) Op.-com. en 2 actes, 1849.

(2) Op.-com. 3 actes, 1850.

donne la vraie mesure de son talent et révèle le Maître. Dans cette partition se manifestent pour la première fois les tendances poétiques que *Psyché* devait accentuer plus tard et qui aboutissent à *Françoise de Rimini* en passant par *Mignon* et par *Hamlet*.

Le *Caïd* et le *Songe* avaient ouvert à Ambroise Thomas les portes de l'Institut, où il eut l'honneur de succéder à Spontini. Loin de se reposer sur des lauriers si vaillamment conquis, trois mois à peine après son élection, Ambroise Thomas donne de nouveau trois actes à l'Opéra-Comique, *Raymond* (1), auquel succèdent en moins de trois ans la *Tonelli* (2) et la *Cour de Célimène* (3). Tant de titres le recommandaient à la direction de la classe de composition, vacante au Conservatoire par suite du décès d'Adolphe Adam, que sa nomination de professeur fut ratifiée par une unanime approbation.

« Quelle autorité, quelle hauteur de vues, avec l'éclectisme d'un esprit supérieur, il apporta dans son enseignement, n'exerçant aucune pression sur ses élèves, mais leur prodiguant avec bonté les plus précieux conseils, les plus paternels encouragements, commentant avec une merveilleuse éloquence les œuvres des maîtres et joignant par les siennes propres l'exemple au précepte » (4), c'est ce que vous a dit, en termes émus, l'artiste éminent auquel est échue la plus lourde part de l'héritage du maître, la direction du Conservatoire. Sans se dérober à aucune des

(1) Op.-com. en 3 actes, 1851.

(2) Op.-com. en 2 actes, 1853.

(3) Op.-com. en 2 actes, 1854.

(4) Discours de M. Th. Dubois, aux funérailles d'Ambroise Thomas.

obligations d'une tâche à laquelle étaient venues s'ajouter les fonctions d'inspecteur général des succursales du Conservatoire dans les départements, Ambroise Thomas fit représenter six actes à l'Opéra-Comique dans la seule année 1857, *Psyché* et le *Carnaval de Venise* et, deux ans à peine plus tard, le *Roman d'Elvire*, également en trois actes. Aussi est-ce avec la plus grande faveur que fut accueillie, par le monde des artistes comme par le public, la promotion d'Ambroise Thomas au grade d'officier de la Légion d'honneur.

Le silence gardé pendant six années à partir du *Roman d'Elvire* aurait lieu de surprendre de la part d'un compositeur d'une telle fécondité, si ce silence n'était justifié par le recueillement nécessaire à l'enfantement de ses deux chefs-d'œuvre, *Mignon* et *Hamlet*. Avec ces deux ouvrages nous touchons à l'apogée de la puissance créatrice d'Ambroise Thomas.

Dans *Mignon* (1), sans rien perdre de ses qualités de clarté, de distinction et d'élégance, sa note devient plus tendre, plus élégiaque. De quel commentaire a-t-elle besoin, cette exquise *Mignon*, dont la plainte exhale un si pénétrant accent de mélancolie? A quelle page de cette mélodieuse partition pourrais-je faire allusion, qui ne soit dans toutes les mémoires? Quelle appréciation vaudrait l'éloquence des mille représentations, qui, du vivant même de son auteur, en consacrèrent l'universelle, la triomphante séduction?... Les charmantes partitions qu'Ambroise Thomas avait écrites jusqu'alors, et où se révélait

(1) Op. — Com. en 3 actes, 1866.

un talent considérable avec une merveilleuse souplesse, lui avaient acquis la plus légitime notoriété. *Mignon* lui donna la popularité ; — avec *Hamlet* (1), il conquiert la gloire. — Jamais, en effet, le Maître n'a été mieux servi par l'inspiration, jamais son style n'a eu plus d'ampleur, ni sa pensée plus de noblesse, que dans cette belle partition d'*Hamlet* dont on a pu dire qu'elle porte le sceau du génie. N'est-ce pas comme une impression de surnaturel, envahissant l'âme d'un vague effroi, qui se dégage de l'apparition de l'ombre du Roi, au tableau de l'Esplanade ? Le frisson dont Ambroise Thomas, de son propre aveu, ne pouvait se défendre en écrivant cette scène, lorsque, seul, dans le silence de ses veilles prolongées, il se trouvait en tête à tête avec « son spectre », s'est fixé de telle sorte dans cette page émouvante qu'il se communique infailliblement à l'auditeur, tant l'accent de cette solennelle déclamation, soulignée par un accompagnement haletant, oppressé comme par les battements d'un cœur éperdu, est juste et sincère. Existe-t-il, non seulement dans l'œuvre d'Ambroise Thomas, mais encore dans le théâtre contemporain, rien de plus pathétique que le cri d'Ophélie : « Ah ! voilà cet Hamlet !... » expression poignante et désespérée de l'amour déçu ?... de plus dramatique que le duo de l'Oratoire ?... de plus idéal que la scène finale du quatrième acte, sur laquelle un chœur invisible fait planer une mystérieuse poésie, dont le timbre voilé du cor, les sonorités aériennes de la harpe et les surprises harmoniques des voix complètent le charme ineffable, tandis que

(1) Grand opéra en 5 actes, 1868.

le chant d'Ophélie, dernier soupir de cette âme éplorée, s'éteint dans une délicate tenue, qui fait rêver de l'au-delà?...

La consécration officielle de tant d'efforts, couronnés de tant de succès, ne devait pas se faire attendre. Le 9 août 1868, à la distribution des prix du Conservatoire, au milieu de salves réitérées d'applaudissements, le maréchal Vaillant, ministre des Beaux-Arts, annonçait à Ambroise Thomas sa nomination au grade de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur. L'artiste méritait cette haute distinction par une carrière déjà brillamment remplie, et l'homme en était également digne, car « Ambroise Thomas, ainsi qu'on l'a dit, n'a pas seulement aimé et servi l'art; il a été un des plus nobles serviteurs de la patrie française (1) ». Pendant l'année maudite, loin de se prévaloir du cas d'exemption que son âge pouvait l'autoriser à invoquer, il voulut partager, aux bastions, avec ses amis et ses collègues, toutes les rigueurs, toutes les souffrances du siège de Paris. Et lorsque, à la suite de nos désastres, les plis du drapeau français cessèrent de flotter sur les remparts de Metz, le deuil de sa ville natale, de « Metz la Pucelle », comme il le rappelait dans son énergique lamentation, lui arracha des larmes. Une anecdote, qui se rapporte à la même époque, permet d'apprécier combien était universelle la considération qui s'attachait au nom d'Ambroise Thomas. Après la guerre, justement inquiet du sort de sa villa de campagne, il se rendit à

(1) Discours de M. Mézières, de l'Académie française, aux funérailles d'Ambroise Thomas.

Argenteuil. Chemin faisant, en présence des habitations pillées, dévastées, réduites en cendres, ses appréhensions ne firent que croître. Or, quelle ne fut pas sa surprise en constatant que, dans sa maison épargnée, tout était intact. Une carte de visite avec ces mots : « A l'illustre auteur de *Mignon*, colonel K..., neveu de Meyerbeer », seul indice de l'occupation, témoignait du respect dont l'ennemi même l'honorait.

Classé par ses derniers ouvrages, d'une manière éclatante et définitive, au premier rang des maîtres de l'École française, Ambroise Thomas pouvait légitimement aspirer à la succession d'Auber, dont la mort venait de laisser vacante la direction du Conservatoire. En l'appelant à la recueillir, Jules Simon, alors ministre de l'Instruction publique, lui dit : « Vous êtes si unanimement désigné pour ces fonctions, que, si je ne vous nommais pas, j'aurais l'air de signer votre destitution. » La sollicitude avec laquelle Ambroise Thomas consacra la dernière période de sa vie à cet établissement, a prouvé combien le choix du Gouvernement avait été bien inspiré. Pendant vingt-cinq ans, le Maître ne cessa de prodiguer à notre grande école nationale de musique son temps et ses soins, secondé d'ailleurs, de la manière la plus active et la plus efficace, par le dévouement d'un collaborateur discret autant qu'éclairé, dont le nom, inséparable des annales du Conservatoire, dispense de tout éloge (1). Aucune obligation, aucun examen ne le rebuta jamais ; et, pour élever le niveau des

(1) M. Émile Rety, chef du secrétariat au Conservatoire national de musique et de déclamation.

études, il composa le précieux recueil de ses leçons de solfège, petits chefs-d'œuvre de style, de goût et d'élégante fantaisie.

On comprend aisément qu'il répugnât désormais au chantre de *Mignon* et d'*Hamlet* de descendre des hauteurs où son esprit avait plané. Aussi est-ce contre son gré que l'Opéra-Comique représenta, en 1874, un ouvrage en un acte, *Gille et Gillotin*, dont l'achèvement remontait à une époque bien antérieure. Cette petite partition, où se retrouvent la verve et l'étincelante gaîté du *Caïd*, ne le diminua cependant en rien dans l'opinion publique; le nombre des représentations qu'elle obtint semble même avoir donné tort à la trop sévère réprobation de son auteur, dont une plus poétique conception sollicitait alors l'imagination. Une nouvelle période de retraite, d'incessant labeur et de fructueuse méditation dota la scène lyrique de *Françoise de Rimini* (1).

Que l'un de nos éminents confrères, qui est aussi un des maîtres de la critique, me permette de lui faire, au sujet de cet ouvrage, l'emprunt de l'appréciation la plus autorisée que je puisse citer :

« Un artiste de la valeur de M. Ambroise Thomas ne pouvait rester indifférent au mouvement musical de son époque, et résister à son influence. Cette influence, qui s'était déjà fait sentir dans *Hamlet*, se manifeste plus nettement encore dans *Françoise de Rimini*, dans le Prologue surtout. Le rôle donné à la symphonie dramatique y prend une importance qu'on chercherait en vain dans plus d'une

(1) Grand opéra en 4 actes, avec prologue et épilogue, 1882.

œuvre contemporaine, dont les auteurs se piquent pourtant de ne point rester en arrière dans la voie où, tous, plus ou moins, nous sommes entraînés. Ce prologue est superbe avec ses harmonies sombres, lugubres, ses accords fantastiques qui font penser à Weber, et en même temps plein d'intérêt par la façon ingénieuse dont le compositeur a su tirer parti de la combinaison des instruments et des voix. Je ne crois pas que M. Ambroise Thomas ait jamais trouvé, lui qui si souvent a été bien inspiré, une inspiration plus suave, plus fraîche et d'une ligne plus pure, que le solo de violon qui annonce l'entrée de Virgile. Et quelle grâce, quelle touchante simplicité dans le récit dialogué entre Francesca et Paolo, dont quelques-unes des phrases typiques se retrouvent dans le duo du livre et reviendront naturellement au duo final du quatrième acte (1). » Dans la même circonstance, un autre de nos éminents confrères adressait au Maître ses éloges en ces termes : « Je ne veux pas tarder à vous féliciter de votre grand succès, et à vous dire l'impression profonde que m'a causée votre dernier acte, la plus belle chose certainement que vous ayez écrite, et une des plus belles qu'on ait entendues (2). » Mieux que je n'aurais pu le faire, ces appréciations de ses pairs attestent en présence de quelle œuvre puissante et saine on se trouve, et avec quel légitime orgueil, comme le lui écrivait Gounod, notre art national est en droit « de se réjouir de ce nouvel honneur acquis à la noble, à la sage musique française ».

(1) M. Ernest Reyer, *Journal des Débats*, avril 1882.

(2) Lettre de M. Camille Saint-Saëns à Ambroise Thomas, 17 avril 1882.

Quand j'aurai cité la *Tempête*, deux actes de ballet à l'Opéra, en 1889, j'aurai épuisé la liste des ouvrages dramatiques dont la plume d'Ambroise Thomas a enrichi le patrimoine de notre art musical. En résumé, vingt-trois partitions, représentant un total de cinquante-sept actes, tel est le prodigieux bilan de cette carrière laborieuse et féconde.

J'ai le regret de ne pouvoir entrer dans le détail des nombreuses compositions, en dehors de toutes ces grandes œuvres théâtrales, où s'est exercée, avec une égale maîtrise, dans des genres différents, l'abondante imagination d'Ambroise Thomas. Je dois me borner à rappeler : une *Cantate* composée pour le centième anniversaire de la naissance de Boëeldieu, et exécutée à Rouen, le 13 juin 1875 ; une *messe solennelle*, une *messe de Requiem* : des *trios*, *quatuors*, *quintettes*, *motets* ; un brillant *Laudate*, que de fréquentes auditions à la messe annuelle de la Société des artistes musiciens a popularisé. Je me reprocherais toutefois de ne pas faire une mention spéciale des grands chœurs orphéoniques dont les noms sont dans toutes les mémoires : le *Carnaval de Rome*, le *Chant des Amis*, *France*, la *Nuit du Sabbat*, le *Tyrol*, pour ne citer que les principaux. Par leur développement, leur style et leur caractère, ces compositions constituent une œuvre à part dans l'œuvre du Maître ; et, en ajoutant un nouvel éclat au nom de leur auteur, elles ont puissamment contribué à élever le niveau intellectuel des masses au point de vue musical.

Les suprêmes honneurs et la distinction suprême couronnèrent cette longue et glorieuse carrière, qui s'acheva dans une sorte d'apothéose.

Le 16 mai 1894, à l'occasion de la millième de *Mignon*, aux acclamations d'une foule enthousiaste, Ambroise Thomas, qui avait été promu en 1881 à la dignité de grand officier, recevait publiquement de la main du chef de l'État les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur, haute distinction que jamais aucun compositeur n'avait encore obtenue. A l'issue de la représentation, dans un cercle d'intimes et d'artistes réunis au foyer du théâtre pour féliciter le maître, Eugène Spuller, ministre des Beaux-Arts, lui remettait une médaille, spécialement frappée en commémoration de cet événement sans précédent dans les fastes de l'Opéra-Comique. L'allocution cordiale et toute vibrante de patriotique émotion de ce ministre, ami éclairé des arts, ajoutait encore plus de prix à cet hommage.

L'année suivante, l'Académie elle-même, « dont il était le doyen non seulement par l'âge et l'ancienneté, mais encore et surtout par l'auréole qui rayonnait autour de son grand nom (1) », donnait à Ambroise Thomas, à l'occasion du centenaire de l'Institut, le témoignage de la haute estime et de la respectueuse sympathie que professaient à son égard tous ses confrères. Une voix, plus autorisée que la mienne, vous a dit, Messieurs, avec quelle dignité votre Président sut s'acquitter des délicates fonctions qui lui avaient été dévolues par vos suffrages (2).

Au milieu de tant d'honneurs et de tant de succès, un chagrin cependant assombrissait l'âme du Maître. Il avait

(1) Discours de M. L. Bonnat, président de l'Académie des Beaux-Arts en 1896, aux funérailles d'Ambroise Thomas.

(2) *Notice sur la vie et les œuvres d'Ambroise Thomas*, par M. le comte Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

eu la pénible déception de voir disparaître du répertoire de l'Opéra sa belle partition de *Françoise de Rimini*. Les derniers jours de sa vie lui apportèrent l'ineffable joie d'une réparation ardemment désirée. Les 19 et 26 janvier 1896, aux Festivals de l'Opéra, à la suite de l'audition de l'admirable Prologue de cet ouvrage, l'ovation toute spontanée que les artistes et le public firent à l'auteur, lui causa la plus douce et la plus enivrante des émotions. Mais sa santé, déjà ébranlée, en reçut une nouvelle atteinte; et, quelques jours après, la rumeur se répandait dans Paris qu'Ambroise Thomas était malade... en danger. C'est en vain que, pendant toute une douloureuse semaine, passée dans des alternatives d'espoir et de cruelles angoisses, la compagne dévouée qu'il avait associée à sa vie, la confidente de ses joies, de ses mélancolies, de toutes ses intimes pensées, disputa passionnément au trépas cette chère et précieuse existence.

Hélas! ce que la mort touche de ses mains froides
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas.

Nulle tendresse, nulle sollicitude ne pouvait conjurer l'inexorable catastrophe.

Le 12 février 1896, ce grand, ce noble esprit, qui ne se piquait pas d'être un « esprit fort », ainsi qu'il l'a affirmé lui-même à ses derniers moments, se souvenant des pieuses traditions de son enfance, s'éteignit dans l'éternel repos. Ce fut un deuil national. Metz, qu'il avait tant aimée et tant illustrée, s'empressa de consacrer sa mémoire en donnant le nom d'Ambroise Thomas à l'une des principales rues de la ville. A Paris, la veille de ses funérailles, la

foule qui, depuis le matin jusqu'à la dernière heure du jour, se pressait, émue et recueillie, dans la chapelle ardente du Conservatoire, attesta, mieux que toute parole, combien Ambroise Thomas était populaire et vénéré dans toutes les classes de la société. Qui de nous ne se souvient de l'imposante majesté du cortège, traversant Paris muet et respectueux, pour accompagner le Maître à sa dernière demeure ? Comment oublier jamais l'émotion dont, tous, nous fûmes saisis, pendant le service religieux, à l'Église de la Trinité, aux accents de cette funèbre marche du cinquième acte d'*Hamlet*, dont le rythme poignant et suffoqué ressemble à des sanglots?...

Telle a été, Messieurs, la vie du grand artiste que nous pleurons. Avec des œuvres impérissables, il nous lègue l'exemple de l'existence la plus laborieuse et la plus digne. Comblé d'honneurs, il fut incapable de jamais rien faire pour les provoquer. Au faite des grandeurs, il conserva la simplicité de mœurs et la modestie qui lui attachèrent tant de cœurs. Personne ne fut plus accessible pour les jeunes, plus juste et plus affable pour ses confrères. Rêveur et mélancolique, il ne dédaignait cependant pas une gâité de bon goût. Pour nous, ses modestes collaborateurs, que les exercices du Conservatoire réunissaient fréquemment autour de lui, il avait une source inépuisable d'anecdotes, d'impressions, de souvenirs, auxquels son esprit délicat savait donner le tour le plus piquant et parfois le plus enjoué. Quel feu dans son geste, quel éclair dans l'azur de son œil pénétrant et limpide quand il commentait une belle phrase musicale!... Et quelle mémoire!... Comme preuve de l'extraordinaire persistance de cette faculté chez

Ambroise Thomas, qu'il me soit permis d'évoquer un souvenir personnel. Une de ces dernières années, ayant eu l'honneur et le doux privilège de jouir pendant quelques jours de son amicale hospitalité, à l'ermitage de la villa Saint-Bernard, à Hyères, ai-je besoin de vous dire quel était le sujet le plus fréquent de nos entretiens familiers? Les belles œuvres des grands maîtres en faisaient naturellement les frais. Mais, quand nous avons épuisé tous les termes de l'admiration, quand la parole ne lui suffisait plus pour me communiquer son enthousiasme, avec une ardeur toute juvénile, il se précipitait au piano, — un vieux serviteur auquel le temps n'avait pas épargné les outrages, — et, sous ses doigts nerveux et fébriles, avec une merveilleuse fidélité, les réminiscences de tout ce qui avait été l'objet de sa prédilection dès sa jeunesse, se pressaient abondantes, inépuisables. Depuis l'austère J.-S. Bach jusqu'à l'élégant Mendelssohn, tous y passaient, le tendre Mozart comme le puissant Beethoven et le romantique Weber. L'andante de la *Symphonie en la* succédait à l'*Ave verum*; la grande *Fantaisie en ut* alternait avec une page du *Requiem* ou bien avec un chœur de *Paulus*. La jouissance intime dont il était pénétré se reflétait sur son visage; il était transfiguré. Jamais ne s'effacera de mon âme le souvenir de ces admirables concerts improvisés, de cet incomparable régal de musique de maîtres interprétée par le Maître.

Mais quel artiste, si glorieux, si grand qu'il soit, peut se flatter d'échapper à la critique? On a reproché à Ambroise Thomas de n'avoir pas suffisamment sacrifié aux idées modernes, d'avoir été même plutôt rebelle à leur

influence. Outre qu'il est permis de contester les bienfaits de cette influence, susceptible de tant d'abus, les autorités, dont j'ai invoqué le témoignage à l'occasion de *Françoise de Rimini*, font justice de ces attaques. Quand bien même elles ne seraient pas absolument dénuées de fondement en ce qui concerne les œuvres de sa jeunesse, y aurait-il lieu de s'étonner qu'Ambroise Thomas, qui appartenait à une génération de laquelle tout sentiment de respect n'était pas banni, n'ait pas cru devoir, à ses débuts, s'écarter des modèles auxquels son éducation l'avait accoutumé? Faut-il, avec l'esprit d'intransigeance qui caractérise nos mœurs actuelles, le blâmer de n'avoir pas tenté de faire éclater le moule dans lequel ont été eoulés tant d'ouvrages, dont le genre était en faveur, et auxquels, si nous sommes de bonne foi, nous avons tous dû nos premières jouissances musicales? « Sa Muse, d'ailleurs, — comme l'a dit un de nos éminents confrères (1), — s'accommodait des modes les plus divers, chantant aussi bien les amours joyeuses d'un tambour-major que les tendres désespoirs d'une Mignon. Elle pouvait s'élever jusqu'aux sombres terreurs d'un drame de Shakespeare, en passant par la grâce attique d'une Psyché, ou les rêveries d'une Nuit d'été. » Il y aurait donc de l'injustice à contester que, partant au début de sa carrière du genre le plus léger, c'est par un effort persévérant et continu, par l'évolution toujours progressive de sa pensée, par la constante préoccupation d'un idéal toujours plus élevé, qu'Ambroise Thomas s'est haussé jusqu'à la plus noble

(1) Discours de M. Massenet aux funérailles d'Ambroise Thomas.

expression, jusqu'aux plus purs sommets de l'Art. Il y aurait de l'ingratitude à méconnaître que, s'il a chanté la bonne, la franche chanson gauloise, moins dédaignée partout ailleurs que dans notre propre pays, il a puissamment contribué à compléter l'initiation du romantisme, ainsi que le lui a dit un de nos confrères, avec l'éloquence dont il a le secret, dans une circonstance qui mérite de n'être pas oubliée (1) :

« Nul n'est plus Français que vous, mon cher Maître. Cependant vous êtes de ceux qui ont le plus largement ouvert notre pays aux Muses étrangères. Les grands noms venus d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, que nous avaient appris les grands poètes, vous leur avez donné le charme suprême de votre art. Par vous les filles de Dante, de Shakespeare et de Goethe sont entrées dans nos cœurs. Nous aimons désormais ces créatures de douceur et de mélancolie, *Françoise, Ophélie, Mignon*, comme les filles de notre génie national. Grâce à vous, nous les avons vues, selon l'expression de Musset, passer au son de la musique. »

(1) Toast de M. G. Larroumet, directeur des Beaux-Arts, au banquet offert, le 8 octobre 1889, à Ambroise Thomas, président des sections musicales à l'Exposition universelle.